

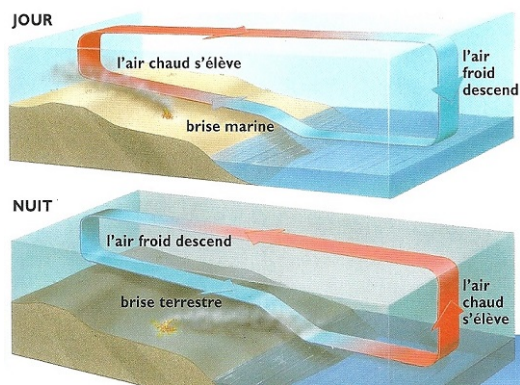
En pleine préparation de notre traversée vers Cuba, Martial Watrin me rappelle l'échéance trimestrielle du Journal de l'Amicale et ma promesse de poursuivre ma route en votre compagnie. Je dois dire qu'il m'a « cueilli » en pleine déstructuration temporelle, et donc assez au dépourvu. Il est vrai que le Journal n'étant pas numérisé, je ne peux pas le lire à bord et il ne reste donc pas sur le coin de la table du salon comme un petit rappel de mes engagements !

Au moment où j'écris ces lignes, il fait nuit noire, nous sommes en traversée vers Georgetown et je suis de quart. Nous naviguons bâbord amures¹, la mer n'est pas spécialement agréable et l'allure du près² non plus. Chaque fois que le bateau veut allonger la foulée, il est arrêté par les lames qui s'opposent à notre progression. En argot de marin, on dit que nous plantons des pieux, notre vitesse se cantonnant en-dessous de 4-5 nœuds. Régulièrement, je me lève (je suis assis sur la banquette tribord du bateau – celle qui est sous le vent, la plus confortable car nous gîtons pas mal, l'ordinateur sur les genoux), je consulte l'écran du radar ainsi que celui de l'ordinateur du bord afin de vérifier que l'une ou l'autre route de rencontre avec un autre bateau ne se profile pas. Je sors lever le doute dans le cockpit et découvre un ciel de toute beauté tant les étoiles (c'est une nuit sans lune) semblent se bousculer pour avoir leur place sur la photo ! En mer, loin de la pollution lumineuse des villes, le nombre d'étoiles est décuplé à un point tel que les constellations bien connues comme la Grande Ourse réclament de la concentration pour être identifiées, noyées qu'elles sont dans les myriades qui les entourent. Tous les quarts d'heures, donc, j'effectue mon travail de veille. Marjo et moi organisons celle-ci immuablement de la même façon. Après le souper, sous les tropiques environ deux heures après le coucher du soleil, je me couche pour trois heures de repos. Nous avons essayé 4 heures lors de nos premières navigations comme dans la Navy mais c'est décidément trop pénible. Nos quarts se succèdent donc de 20h à 23h, de 23h à 2h, de 2h à 5h et de 5 à 8. Pour l'instant, il est 00h44. Je suis de quart, Marjo dort. Lorsque le jour va se lever, nous constaterons l'écart de route accumulé pendant la nuit et le corrigerons en renvoyant de la toile (nous essayons d'éviter les manœuvres de nuit en réduisant la voilure en soirée et laissons le soin de gouverner à notre régulateur d'allure). Le vent s'est stabilisé à 15-20 nœuds de SSE ce qui n'arrange pas spécialement notre cap qui est plein S ! Enfin, on avance...

Georgetown (au mouillage), je reprends le clavier...

¹ Bâbord amures signifie que nous recevons le vent par la gauche si l'on regarde vers l'avant du bateau

² c'est-à-dire que nous remontons le vent à 45/50° du vent apparent (celui que vous ressentez lorsqu'il n'y en a pas et que vous roulez vite en vélo !)



Avant de poursuivre comme annoncé, notre voyage vers le N, je m'aperçois que ce faisant, j'occulte nos deux années de vagabondage dans les Caraïbes. Si j'en ai donné les traces dans l'article précédent, je n'en ai pas extrait les éléments susceptibles d'intéresser le lecteur. En effet, si caboter d'île en île relève du farniente et du plaisir de quitter une île le matin et d'en retrouver une autre le soir, découvrir les Caraïbes comme nous l'avons fait en deux saisons entrecoupées par la période cyclonique,

nécessite des traversées plus longues de l'ordre de 3-4 jours. Lorsqu'une petite traversée entre deux îles nécessite de s'opposer au vent, nous profitons des différences locales inhérentes à l'influence du relief et des variations de températures entre l'air et l'eau (L'air et l'eau ne se refroidissent pas la nuit à la même vitesse). Cela engendre des brises de terre ou de mer qui s'installent en matinée ou pendant la nuit et modifient, en s'y combinant la force et la direction de l'alizé. Au navigateur expérimenté d'exploiter ces modifications en prenant la mer à la bonne heure !

Lorsque nous ne naviguons pas, nous découvrons, nous explorons, nous allons à la rencontre des gens. Nos découvertes sont le plus souvent terrestres lors de nos « descentes » à terre mais aussi sous l'eau, en plongée libre ou autonome. La mer Caraïbe recèle des trésors sous-marins tant au point de vue des coraux que des poissons qui y vivent. Poissons-perroquets, chirurgiens, murènes, langoustes, poissons-coffres, lambis³ et autres petits habitants de ces jardins de corail animent le récif. Celui-ci s'illumine au soleil, inondant de beauté nos yeux émerveillés. Impossible de se lasser d'un tel spectacle. Impossible non plus de penser dans quel meilleur état encore devait se trouver ces fonds il y a quelques dizaines d'années seulement lorsque les requins y régnaient en maîtres alors qu'ils sont devenus si rares... Par la force des choses, notre voyage s'inscrit dans le thème : « il n'est pas trop tard mais il est temps ! »

Certes, nous allons de découvertes en découvertes et toutes les îles visitées nous offrent une part de leurs mystères mais elles nous offrent aussi leur impuissance à stopper ce qui est en marche et détruit inexorablement leur seule richesse qui est cet environnement magnifique respirant la douceur de vivre... et les devises du tourisme de masse. Dans cette douceur de vivre, la pollution n'a pas sa place ! Toute personne qui se tient au courant des problèmes écologiques que doivent et devront gérer les générations futures et déjà notre jeunesse actuelle, sait combien la situation est catastrophique. Nous nous en rendons déjà compte lorsque nous rentrons au pays où les usines de traitement des déchets tournent à plein régime et où chaque commune fait de son mieux – bien qu'on puisse toujours améliorer ! - pour encourager la protection de l'environnement.

La situation dans ces îles magnifiques est différente et, souvent, notre sensibilité écologique est mise à rude épreuve. La vie de nomades que nous avons choisie ne nous met pas à l'abri de la consommation. Nous devons nous nourrir et donc acheter de quoi alimenter la cambuse. Ce que nous achetons est nécessairement conditionné et nous essayons dans la mesure du possible de ne pas embarquer ces inévitables emballages le plus souvent en plastique. Lorsque nous arrivons quelque part, le peu de déchets inorganiques que nous avons emmagasiné pendant nos traversées doit bien être

débarqué. De plus en plus souvent, il nous est réclamé quelques dollars pour les accepter ce qui n'existait pas il y a quelques années. Nous trouvons cela tout-à-fait normal et nous y plions bien volontiers. Notre problème éthique consiste à nous morfondre à l'idée que nous payons pour faire brûler ces déchets à ciel ouvert, exactement de façon identique à celle dont nos parents, grands-parents et les générations antérieures ont usé au fond du jardin, la différence étant que la proportion de plastique brûlé était nettement moins importante à l'époque ! Dans la foulée, confessons que nous aussi, avant de prendre conscience de ce que nous faisons, nous nous en sommes aussi rendu coupables !

Ce problème est bien entendu caché au tourisme de masse. Les 4 ou 5000 passagers par navire que les love-boats emmènent dans les îles n'y sont pas venus pour y observer cette colonne de fumée brunâtre et nauséabonde que nous observons régulièrement au détour d'un cap, sous le vent dominant.

Ce problème des déchets ne constitue pas notre unique problème de gestion. Il y en a bien d'autres qui peuvent être transposés dans le quotidien du citadin. La gestion de l'eau par exemple. Avez-vous déjà pensé que l'eau du robinet, lorsque vous l'ouvrez, pourrait un jour s'arrêter de couler ? La plupart d'entre vous, j'en suis certain, n'y prêtent nulle attention ! Et pourtant, l'eau est déjà en certains endroits de la planète, une denrée rare. Pensez à ces jeunes africains qui doivent, pour s'en procurer, marcher des kilomètres ! Les navigateurs s'adaptent et cette adaptation s'inscrit dans leurs habitudes. Laisser un robinet ouvert pendant le brossage des dents par exemple, relève pour nous de l'hérésie ! L'eau est limitée tant en qualité qu'en quantité. Dans les îles, l'eau est le plus souvent fabriquée par osmose inverse à partir de l'eau de mer. Souvent même, elle est payante ! Vous imaginez notre tête lorsque nous observons, dans les marinas, des matelots rincer à grands jets d'eau le pont et les superstructures des mégayachts livrés à leurs bons soins !

Notre voilier possède deux réservoirs dont la capacité totale est de 750 litres, ce qui est déjà pas mal et nous permet de réaliser à 5 une traversée de 10-12 jours. Gare seulement à celui ou celle qui trouve confortable de s'installer sous la douche pour son seul plaisir ! Ces contraintes se transforment chez le marin responsable en bonnes habitudes... Il en va de même pour l'électricité dont notre frigo et l'électronique embarquée sont friands. Notre souci permanent est de garder nos batteries chargées. Pour cela, nous avons opté depuis longtemps pour la récupération d'énergies durables à travers l'installation d'une éolienne performante, d'un alternateur d'arbre d'hélice qui produit de l'électricité lorsque nous naviguons à la voile ainsi que des panneaux solaires. Quand le vent est nul et le ciel couvert, c'est la mort dans l'âme que nous sommes contraints, au mouillage, d'utiliser de l'énergie fossile pour alimenter notre petit groupe électrogène qui nous permet ainsi de pallier l'absence de vent. D'année en année, nous équipons le bateau pour tendre à une totale autonomie électrique et sommes d'ailleurs en passe d'y arriver !

Mais comment quitter les Caraïbes sans se rappeler le fil qui nous a guidé d'île en île à savoir toutes ces histoires aventureuses, tragiques, romanesques,... histoires de pirates et de trafiquants, de trafic d'esclaves, de batailles navales dont celle des Saintes n'est pas la moindre. Toutes ces histoires dont on a écrit des romans que j'ai eu la chance de lire sur place, ce privilège me facilitant l'imagination notamment (c'est un souvenir) lors de notre traversée vers les Saintes. Là-bas, dans le canal compris entre les Saintes, Marie-Galante et la Guadeloupe, Français et Anglais s'entre-tuèrent dans une bataille qui rougit la mer du sang de tous ces marins victimes des règles stupides que la noblesse d'épée de l'époque avait mises en place. Les navires se mettaient en file et les files se croisaient en

se canonnant à qui-mieux-mieux et si possible presque à bout portant pour être certains de faire le plus de victimes chez l'ennemi. Ils semblaient ignorer que ce carnage valait aussi bien pour l'un que pour l'autre côté, le seul critère de victoire s'il y en avait un, était de posséder un nombre de navires plus élevé que l'ennemi. Le dernier qui flottait et était plus ou moins manoeuvrant pouvait, s'il restait encore à bord des marins valides, fêter la victoire !

De musée en musée (il y en a de très intéressants), nous avons suivi ce fil marqué au fer rouge par la souffrance des esclaves noirs qui trimaient dans les plantations de canne à sucre. Fort heureusement pour nous, l'Histoire allait non seulement de batailles en révoltes, de révoltes en abordages mais encore de plantation en plantation c'est-à-dire



de distillerie en distillerie, nous amenant ainsi à goûter autant de rhums différents que d'îles visitées.

Ces rhums délicieux et si différents nous ont plu presque au point de nous faire oublier les vieux whiskies ou autres Cognacs, Armagnac de nos régions ! Mais rassurez-vous ⁴, nous les consommons avec modération avec, dois-je l'avouer quand même, une certaine régularité notamment au coucher du soleil.

Alors que nous nous préparons à sonner de la conque afin de ne pas manquer cette tradition bahaméenne magique qui remonte à l'époque des indiens Arawaks peuplant les lieux, à côté de la conque prête pour sonner, nous sortons les verres pour le « sunset party ». Cette tradition consiste, en sonnant dans une conque, à remercier le soleil de nous avoir permis de vivre le jour qui s'en va et de lui demander surtout de ne pas oublier de revenir nous chauffer et nous éclairer le lendemain. Cette coutume est magique, les sons de conques se répondant depuis les quatre points cardinaux et ce, dès la disparition du soleil sous l'horizon.

Pour le prochain numéro, promis, je vous emmène dans le presque grand Nord. Bonne fin d'hiver en Belgique. Prenez bien soin de vous et de ceux que vous aimez. Aloha⁵

⁴ « Je ne bois jamais à outrance, je ne sais même pas où c'est » Pierre Desproges

⁵ **Que signifie aloha?**

Aloha est le mot de la langue hawaïenne le plus utilisé. Il peut signifier bonjour ou au revoir. Il exprime aussi l'amour et l'affection... Hawaï : pourquoi pas vous y emmener ? Juste le temps d'y arriver si le grand Neptune m'accorde la faveur de vivre jusque là !